

Les leçons de l'école moderne

Soraya Bassil

Number 102, Fall 2004

Les enseignements de l'école

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15698ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bassil, S. (2004). Les leçons de l'école moderne. *Continuité*, (102), 38–40.

Les leçons de l'école MODERNE



Après la Deuxième Guerre mondiale, l'architecture scolaire entre de plain-pied dans la modernité. Dorénavant, les constructions devront s'adapter à la fonction des établissements et aux nouvelles réalités pédagogiques. Plusieurs écoles de Montréal gardent encore les traces de cette période effervescente. Tour d'horizon en trois temps.

par Soraya Bassil

Si l'architecte du début du XX^e siècle travaille à clarifier et à standardiser le plan de l'école, celui de l'après-guerre va plutôt propulser l'architecture vers la modernité en valorisant des approches fonctionnalistes. À Montréal, l'évolution de l'architecture scolaire moderne se divise en trois temps : l'après-guerre (1945-1964), la réforme scolaire (1965-1979) et les enjeux contemporains (1980-2004). Durant ces périodes, plusieurs courants de pensée s'affrontent ou s'interpellent.

L'APRÈS-GUERRE

Dès les années 1930, l'école montréalaise s'émancipe du plan traditionnel (école primaire Notre-Dame-de-la-Défense, 1939). Malheureusement, la construction scolaire subit les contrecoups de la

Deuxième Guerre mondiale : à la fin du conflit, l'évolution tant attendue dans l'architecture n'a pas encore eu lieu. Dès 1949, le baby-boom sera providentiel pour la reprise du marché de la construction scolaire. On bâtit d'abord de nombreuses écoles primaires. Dans la même foulée, quelques années plus tard, les écoles secondaires protestantes voient le jour. La classe de maternelle fait elle aussi ses débuts à l'école primaire du côté protestant (Bedford Elementary School, 1954). Chez les catholiques, la maternelle et les écoles secondaires ne connaîtront de véritable envol qu'à la suite de la réforme scolaire de 1964.

Les architectes québécois s'inspirent des expérimentations américaines pour concevoir les nouvelles écoles montréalaises. Selon une des idéologies de l'époque, l'architecture scolaire doit être conçue avec la plus grande flexibilité possible afin qu'elle puisse s'adapter aux exi-

L'école Bedford Elementary School, située rue Goyer dans le quartier Côte-des-Neiges, a été conçue par les architectes Fetherstonhaugh, Durnford, Bolton et Chadwick. Construite en 1954, elle fait partie du corpus des écoles modernes de l'après-guerre. Elle témoigne du modèle de « l'école rez-de-chaussée », dont les différents corps de bâtiment se développent sur un plan horizontal. À gauche, une vue de l'avant ; à droite, une vue arrière.

Photos : Louise Mercier

gences changeantes de la pédagogie et ainsi assumer le plus longtemps possible sa fonction première. Les normes de construction sont révisées et attribuent dorénavant 5,7 m³ par élève. Les modèles d'écoles des années 1950 s'adaptent à la taille des enfants. De plus, les architectes adoptant l'approche fonctionnaliste rassemblent dans différents corps de bâtiment, d'une part les salles administratives

et spécialisées (bureaux administratifs, maternelle, gymnase, bibliothèque, etc.), et d'autre part les classes régulières.

Fetherstonhaugh, Durnford, Bolton & Chadwick mettent en application le modèle de « l'école rez-de-chaussée » pour créer la Bedford Elementary School, dont les différents corps de bâtiment se développent sur un plan horizontal. André Blouin, lui, conçoit l'école primaire Saint-Albert-le-Grand (1957) selon le modèle « à deux étages ». Afin de bien distinguer la fonction scolaire de la fonction récréative, l'architecte adopte une approche fonctionnaliste qui structure l'école en deux volumes distincts par leur forme et leur fini extérieur (béton, brique). Les constructions d'écoles secondaires de deux ou trois étages poursuivent la ligne de pensée instaurée pour l'école primaire. Seule leur échelle diffère à cause de la multiplication des classes régulières et des espaces spécialisés (Lachine High School, 1957).

La fenestration de l'école des années 1950-1960 est abondante. Les architectes explorent un nouveau dispositif de contrôle de la lumière naturelle en utilisant des blocs de verre « directionnels » qui captent la lumière et la projettent au plafond pour assurer une lumière diffuse (Meadowbrook Elementary School, 1955). Puis, avec la recherche d'un éclairage artificiel ambiant et l'inclusion du système de ventilation climatisé, la fenêtre est reléguée au rang d'accessoire. Ces technologies, alliées au plan labyrinthique et à l'usage de murs aveugles, provoquent la multiplication des classes et des salles sans fenêtres. Si l'éclairage naturel continue de prévaloir dans la plupart des écoles primaires (école primaire Jean-Jacques-Olier, 1967), son retour en force dans les écoles secondaires ne se fera qu'avec l'échec des polyvalentes (école secondaire Joseph-Charbonneau, 1980).

Dès 1955, la forme des écoles se distancie du traditionnel bloc rectangulaire. En effet, certains architectes interprètent les programmes de construction de façon assez originale en conférant aux plans et aux divers corps de bâtiment des formes inusitées : croix (Parkdale Elementary School, 1953), courbe parabolique (Lachine High School), banjo (Lindsay Place High School, 1962), forme arrondie et décagone (école primaire Armand-Lavergne, 1968).

En plus d'innover dans la forme, l'architecte moderne emploie de plus en plus le



béton comme matériau de finition. L'utilisation du béton armé est, depuis 1908, obligatoire pour toute nouvelle construction des commissions scolaires de Montréal. C'est cependant avec l'approche architecturale brutaliste que les cloisons de blocs de béton, le squelette et les appliques de béton, devenus apparents, viennent structurer et rythmer les façades et les volumes. Pour l'école primaire Joseph-François-Perrault (1966), les architectes Gagnon & Archambault exploitent de façon très audacieuse les panneaux de béton préfabriqués comme un élément à la fois structural et décoratif. Le mouvement d'éducation progressive entamé au début du XX^e siècle a privilégié la connexion entre l'école et la communauté. Ce lien s'est vu renforcé avec la mode des écoles « communautaires » des années 1950-1970. La nouvelle formule « parc-école », déjà exploitée aux États-Unis, remporte la palme auprès de la Ville de Montréal et des commissions scolaires confessionnelles. Le parc-école est le résultat de la fusion des programmes récréatifs et éducatifs : une partie de l'école « communautaire » est réservée à des fins récréatives, desservant d'abord les élèves, puis la communauté du quartier. Un des premiers parcs-écoles est celui de Saint-André-Apôtre, dont l'école primaire (1953) est l'œuvre de Morin & Cinq-Mars. Le volet communautaire de l'école se poursuivra après 1964 puisque les centres culturels et récréatifs des écoles secondaires (polyvalente Calixa-Lavallée, 1969 ; centre sportif de l'école secondaire Sophie-Barat, 1985) seront mis à la disposition du public.

LA RÉFORME SCOLAIRE

En 1964, la réforme scolaire au Québec met de l'avant l'« enseignement ouvert » axé sur un mode de coopération, de flexibilité et d'ouverture au sein de l'école. En architecture, cette idéologie se traduit par le décroisement des classes et la construction d'écoles à aires ouvertes.



L'école primaire Saint-Albert-le-Grand, située sur la 18^e Avenue dans l'est de Montréal, a été construite en 1957.

L'architecte André Blouin l'a conçue selon le modèle « à deux étages », qui distingue la fonction scolaire, qui occupe deux étages, et la fonction récréative, sur un seul étage. Ici, des vues de l'arrière, où loge le gymnase, et de l'avant, où se trouvent les classes.



L'école primaire Jean-Jacques-Olier, située sur l'avenue des Pins Est, a été conçue par les architectes Brassard et Warren.

Construite en 1967, elle s'inscrit dans le courant de la réforme scolaire. Sa forme est tributaire de l'é étroitesse du terrain sur lequel elle est implantée.



Une murale de Francisco Algora rythme la façade de l'école primaire Jean-Jacques-Olier. Avec la réforme scolaire, l'intégration de murales se généralise dans les établissements de la Commission des écoles catholiques de Montréal.

Cette tentative d'arrimer l'architecture à ce mode de pédagogie s'est avérée un échec, en raison de l'effet pervers de l'ouverture des classes, soit un vacarme intenable et de nombreuses interruptions de cours. Aujourd'hui, nombre d'écoles construites selon ce principe ont été sérieusement modifiées afin de revenir au modèle conventionnel de la classe fermée.

Outre les aires ouvertes, de nouvelles formes complexes apparaissent, dont le plan labyrinthique, qui permet d'exploiter de nouvelles zones de rassemblement à travers les corridors, les foyers, etc. (école primaire Joseph-François-Perrault ; polyvalente Père-Marquette, 1970). Le principe de l'enseignement ouvert se traduit aussi par l'intégration de salles de classe doubles avec cloison escamotable.



La polyvalente et le Centre Calixa-Lavallée, sur le boulevard Henri-Bourassa Est à Montréal-Nord, sont l'œuvre de Robillard, Jetté et Beaudoin, architectes. Réalisés en 1969, ils intègrent le concept de parc-école : la partie de l'école réservée à des fins récréatives, comprenant la piscine, l'amphithéâtre et le parc, est accessible aux résidents du quartier en dehors des heures scolaires.



Le troisième temps de l'architecture scolaire moderne, qui formule les enjeux contemporains, est bien représenté par la construction high-tech qu'est l'École des métiers de l'aérospatiale, sise rue Chauveau dans Hochelaga-Maisonneuve. Construit en 1994, ce bâtiment possède une fenestration abondante. En façade, l'œuvre de Liliana Berezowsky.

À cette période se généralise, notamment à la Commission des écoles catholiques de Montréal, l'intégration d'œuvres de muralistes québécois telles que mosaïques, murs de béton et vitraux. C'est le cas de l'école primaire Jean-Jacques-Olier (1967) où les jeux en porte-à-faux et les murales de Francisco Algora rythment la façade.

L'adoption de l'enseignement polyvalent entraîne la construction de nouvelles écoles secondaires offrant sous un même toit une formation générale et une formation professionnelle. Cette préoccupation pédagogique concourt à générer des mégastuctures d'autant plus imposantes que certains architectes adoptent la formule en hauteur, déjà courante aux États-Unis (polyvalente Calixa-Lavallée). Étant donné l'exiguïté du terrain sur lequel ils devaient bâtir l'école Jean-Jacques-Olier, les architectes Brassard & Warren ont développé une école sur quatre niveaux. Afin de faciliter la circulation verticale, les architectes intègrent des ascenseurs (polyvalente Calixa-Lavallée) ou des escaliers roulants (polyvalente Émile-Nelligan, 1970). Les dimensions de l'école polyvalente dépendent du nombre d'élèves et de salles spécialisées à grand volume. La polyvalente Calixa-Lavallée, conçue par la firme Robillard, Jetté, Beaudoin, comporte 67 salles de classe et laboratoires, 30 ateliers, 5 gymnases superposés, un centre culturel et une piscine.

LES ENJEUX CONTEMPORAINS

Dès 1973, le grand vent des constructions scolaires s'essouffle en raison de la diminution du nombre d'enfants en âge de fréquenter l'école. Depuis, très peu de nouvelles constructions ont été érigées. Des idéologies qui semblaient ouvrir de nouvelles avenues dans la construction scolaire sont passées de mode, laissant les commissions scolaires aux prises avec des bâtiments inappropriés. La formule polyvalente ne semble pas répondre adéquatement aux besoins

des cheminements scolaires régulier et professionnel. De plus, l'échelle monumentale que les doubles cheminements ont entraînée a souvent fait fi du quartier où la polyvalente venait s'insérer (polyvalente Émile-Nelligan). D'autres erreurs nées des avant-gardes architecturales (murs aveugles, classes sans fenêtres) font en sorte qu'autant les pédagogues que les architectes optent maintenant pour de nouveaux types d'écoles.

Plusieurs courants de pensée modulent présentement les créations architecturales scolaires. Le plus difficile dans les mises en application de ces idéologies est de savoir quand, où et comment l'architecte doit les combiner aux nouvelles tendances pédagogiques. Les nouvelles constructions scolaires s'inscrivent dans les préoccupations contemporaines des architectes où l'école prend en compte l'aspect communautaire (école secondaire Joseph-Charbonneau, 1980) et technologique (École des métiers de l'aérospatiale, 1994). Cependant, il est encore trop tôt pour juger de l'efficacité de l'architecture scolaire actuelle en tant que véhicule de l'enseignement. De même, on ne peut évaluer sa capacité à s'ajuster aux changements futurs de la pédagogie. Mais les architectes d'aujourd'hui, comme ceux d'hier, sauront concevoir l'école de demain et profiter des bons coups du passé en évitant d'en répéter les erreurs.

■
Soraya Bassil est historienne de l'art et muséologue.